

EWELINA BEREK

Université de Silésie, Katowice, Faculté des sciences humaines

ewelina.berek@us.edu.pl

ORCID 0000-0002-5399-2491

La pandémie comme prétexte pour écrire. Sur la littérature québécoise contaminée

The Pandemic as a Pretext to Write: About the Contaminated Québécois Literature

Abstract

The article focuses on today's Québécois literature and aims to show a range of practices of expression and of literary forms popular thanks to or because of the COVID-19 pandemic. During lockdown, some writers as well as amateurs, felt the urge to write. In reference to the collective «Récits infectés» (Infected stories) and Wajdi Mouawad's lockdown diary, as well as other initiatives from the beginning of the lockdown, the article also considers the function of writing in the era of the COVID-19 pandemic.

Keywords: Québécois literature; lockdown; pandemic and literature

Mots clés : littérature québécoise ; confinement ; pandémie et littérature

Écriture à l'ère de la pandémie

« Comment écrire ce choc traumatique de la pandémie et du confinement sans la distance nécessaire pour dire l'événement avec des mots nouveaux ? », se demande Sylvie Ducas dans son article sur des genres littéraires très prisés pendant le premier confinement (2022 : 29). Certains écrivains, mais pas seulement les écrivains, ont ressenti le besoin de parler de la pandémie, de la mettre en fiction pour la (sur)vivre ou de passer leur temps à écrire durant l'enfermement. Au début du confinement, plusieurs mouvements d'écriture ont émergé sur Internet, comme #covidpoème ou #PIV (« poèmes pour isolement volontaire »), en plus de plusieurs groupes privés ou publics de création collective sur

Facebook, telle « Poésies confinées », page qui se veut « un espace dédié à la diffusion des plumes gênées, un endroit pour libérer l'écriture poétique » (<https://www.facebook.com/poesies.confinées/> [consulté le 20/11/2022]). Bien des personnes ont voulu s'exprimer et ont intégré une pratique d'écriture dans leur quotidien. Il y a eu également des projets d'écriture collective, des lectures diffusées en direct et des contes improvisés à partir des propositions du public.

Pour René Audet, professeur en littérature, directeur du Laboratoire Ex situ¹, la crise s'est avérée être l'occasion de repousser les frontières de la création. Au printemps 2020, Audet prévoyait que cet épisode pandémique marquerait un jalon dans l'histoire littéraire quant à l'utilisation du numérique. Aux dires du chercheur, « [l]a crise aura[it] certainement accéléré les apprentissages et bonifié les compétences des acteurs du milieu. On peut s'attendre à ce qu'il y ait une réorientation et une accélération de certaines pratiques ainsi qu'une conscientisation par rapport aux enjeux du rassemblement, qui peut être aussi virtuel » (<https://nouvelles.ulaval.ca/2020/04/22/coronavirus-le-milieu-litteraire-se-retrousse-les-manches-6b88b29dbb2d55504239e67209ef3cc4> [consulté le 18/07/2022]).

On a pu observer une floraison d'activités liées à l'écriture, non seulement celles des écrivaines et écrivains, mais aussi des amatrices et amateurs, adeptes du clavier. Comme le constate avec justesse Régine Robin, écrivaine, essayiste, critique, linguiste, historienne et sociologue néo-québécoise, décédée en 2021 :

On était déconfiné depuis à peine un mois que déjà on était submergé par une avalanche de textes de toute nature depuis des journaux de confinement, jusqu'à des descriptions de la campagne ou d'une ville déserte. Certains allaient plus loin et voulaient à chaud faire l'analyse de la pandémie, estimer l'ampleur de la crise économique et sociale à venir. Brochures, plaquettes, articles dans des revues ou en ligne, à croire qu'on avait passé son temps confiné à écrire. (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]).

C'est le cas par exemple d'Antoine Charbonneau-Demers, jeune auteur québécois né à Royn-Noranda au Québec, romancier qui compte trois textes à son actif. C'est son « roman de confinement » intitulé *Daddy*, qui a été créé dans l'urgence du début du confinement collectif en à peine deux semaines, grâce aux séances de dix heures d'écriture aux dires du romancier. Un texte que Charbonneau-Demers voulait faire lire à ses lecteurs « presque en temps réel » d'où la publication en version numérique sur le Web, sans la participation de sa maison d'édition habituelle². « Maintenant que nous sommes en quarantaine, je me suis dit : bon, ça y est, les écrivains vont se mettre à écrire. Leurs livres sortiront bientôt et ça va être du génie. C'est dans l'esprit de compétition que je me dépêche à écrire ce livre. Je veux tirer mon épingle du jeu. Je suis jaloux du succès de mes pairs et je ne suis jamais content pour eux », avoue le narrateur de *Daddy* au début de ce court texte de 90 pages (https://plus.lapresse.ca/screens/b42f6cee-0063-4987-9dfa-02d15a96b9d5%7C_0.html [consulté le 2/12/2022]). Pas de temps à perdre donc : « C'est l'occasion d'être lu au moment où ç'a été écrit. Parce que c'est maintenant que j'ai quelque chose à dire », ajoute l'auteur lui-même dans un entretien (https://plus.lapresse.ca/screens/b42f6cee-0063-4987-9dfa-02d15a96b9d5%7C_0.html [consulté le 2/12/2022]).

Surtout au début de la pandémie, beaucoup d'initiatives sont nées et elles ont retrouvé leur nouvelle forme sur le web. À titre d'exemple, nous pouvons citer le Festival tout' tout court, un *festival* montréalais

1 Le Laboratoire soutient des projets de recherche dans leur utilisation des ressources numériques, en plus de mener divers chantiers.

2 Le roman est sorti finalement en septembre 2020 chez VLB.

consacré aux courtes pièces de théâtre et autres formes scéniques brèves, qui a proposé d'affronter la pandémie en créativité. Les organisateurs ont lancé un marathon de création qui s'est étendu sur trente jours, du 17 mars au 17 avril 2020. Les créateurs, mais aussi les amateurs, ont été appelés à produire une courte œuvre de dix secondes à dix minutes, sur un thème qui était annoncé à minuit une minute quotidiennement sur le site web et les réseaux sociaux du Festival tout' tout court. Les participants devaient partager leur création sur le web avec le mot-clic #30joursdecourtes. Les œuvres pouvaient être de toute discipline, de la danse au théâtre, ayant recours au slam, à la poésie, au conte, à la nouvelle, au scénario, au documentaire, au court-métrage ou encore à l'animation. Toutes les formes d'art pouvaient être mises en valeur dans ce projet et les créateurs pouvaient mettre l'œuvre en ligne sur la plateforme de leur choix avant qu'un autre thème ne soit lancé. « Si quelqu'un nous présente une courte œuvre d'art culinaire qui correspond au thème du jour, on sera très contents ! Ce n'est pas un concours. Il n'y a pas de jury, pas de prix... L'objectif est de garder tout le monde dans un esprit créatif. La seule contrainte est celle du temps », précisait Véronique Raymond, directrice générale et artistique du festival pendant un entretien (<https://www.lapresse.ca/arts/2020-03-17/festival-tout-tout-court-30-jours-pour-creer> [consulté le 20/02/2023]). Sous le titre « De l'art en temps de pandémie avec #30joursdecourtes », les organisateurs ont encouragé le public à traiter d'autre chose que du virus de Covid-19 et du confinement. Le premier thème qui a été proposé le 17 mars était : RAFISTOLER! Le hashtag #30joursdecourtes s'affichait sur Facebook, Twitter, Instagram, YouTube et sur les plateformes du Festival tout' tout court.

Journal de confinement

D'aucuns, comme Wajdi Mouawad, auteur, metteur en scène, dramaturge, comédien, cinéaste libano-québécois, directeur du théâtre parisien La Colline, ont voulu agir à leur façon. Comme le remarque pertinemment la professeure Sylvie Ducas, pendant le confinement on a abondamment fait appel au journal intime, genre littéraire favorable aux périodes de crise ou d'épreuves mais conçu en l'occurrence sous des formes digitales variées : *posts*, écrits, photos, vidéos, blogs et pages d'Instagram (2022 : 30). De son côté, durant un mois, Mouawad fait entendre sa voix au quotidien pour lutter contre l'épidémie de coronavirus. Comme le signale l'auteur sur le site du théâtre de La Colline : « Je me jette dans l'écriture, la seule chose qui m'enivre, la seule chose que je puisse faire. Même si ça reste dérisoire de jeter, moi aussi, mes forces dans la bataille... » (<https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad> [consulté le 15/11/2022]). Chaque jour le dramaturge livre un journal sonore appelé « une parole d'humain confiné à humain confiné » (<https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad> [consulté le 15/11/2022]). L'artiste propose « [u]ne fois par jour des mots comme des fenêtres pour fendre la brutalité de cet horizon » (<https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad> [consulté le 15/11/2022]). Du 16 mars au 20 avril 2020, Mouawad tient son « journal de confinement » sur Spotify et SoundCloud en présentant des « jours », vingt-cinq enregistrements sonores en libre accès. Le journal sonore s'inscrit dans une initiative collective des poissons-pilotes du théâtre de La Colline. Le dramaturge en parle comme suit :

Nous ne pouvons plus ni nous voir, et encore moins entrer en contact physique les uns avec les autres, alors l'esprit prend ici toute sa puissance. Penser aux autres, avoir en tête le souci, l'inquiétude des autres, c'est là un travail purement spirituel. C'est donc, dans ce malheur et cette tristesse, une

possibilité de renouer avec cette puissance. C'est, précisément, cette capacité à penser aux amis, penser aux lieux secrets, aux paysages qui nous ont touchés, qui a permis souvent à tant de gens de tenir dans les moments difficiles. Nous, en plus de la pensée, nous avons cet outil merveilleux, le net, pour pouvoir le faire savoir à ceux et celles vers qui notre pensée est tournée.

Si, aujourd'hui, l'essentiel est que le service public des soins puisse aider tous ceux qui en ont besoin, si le plus important sont les hôpitaux, les médecins et les aides-soignants ; que peuvent et doivent faire les artistes ? Si la santé est aujourd'hui le grand requin blanc se battant contre la maladie, qui sont alors les petits poissons pilotes qui accompagnent les squales ? Nous sommes peut-être ces petits poissons pilotes... Comment la poésie peut-elle soigner ? Et comment peut-elle le faire lorsqu'il n'est plus possible de sortir de chez soi ? À cette question, il y a quantité de réponses joyeuses que l'équipe de La Colline invente et vous propose dès aujourd'hui et jusqu'à nouvel ordre (<https://www.colline.fr/spectacles/les-poissons-pilotes-de-la-colline> [consulté le 15/02/2023]).

Le journal de Mouawad s'ajoute aux *Lettres persanes* de Montesquieu lues par les comédiens du théâtre de La Colline et à une conversation vidéo fictive entre les autrices et les auteurs partenaires du théâtre des années passées composée de cinquante-sept jours appelée « Dialogue imaginaire en 57 jours ». Aux dires de Sylvie Ducas, ce journal à écouter obéit aux exigences testimoniales et esthétiques fixées par l'auteur mais il constitue un renouvellement radical du genre littéraire (2022 : 41). Pour la chercheuse, Mouawad s'ancre dans la tradition ancienne du conteur en s'inscrivant en même temps dans la culture médiatique (Ducas 2022 : 39). Ces enregistrements d'environ vingt minutes sont consacrés aux diverses réflexions de l'artiste. Pendant cette période de confinement, Wajdi Mouawad embarque l'auditeur dans ses errances poétiques, parle de ses expériences et essaie de répondre aux questions qui secouent l'humanité, en prenant des chemins détournés et surprenants. Dans « Babel des littératures confinées : "la parole en archipel" des écrivains confinés », Sylvie Ducas, en comparant le journal de Wajdi Mouawad avec d'autres journaux publiés durant le confinement, constate que la forme inventée par l'artiste est en effet un journal extime³, une sorte de journal du genre humain car il met en scène « un Moi non pas tant intime et personnel que *transpersonnel*, dépassant le cas de l'individu [...] pour se faire porte-voix de tous les confinés » (2022 : 38). Aux dires de la professeure, le journal s'avère également être un acte d'engagement et de résistance ainsi qu'un geste politique car il devient un moment de partage et de lien social, un espace de dénonciation de l'actualité des médias modernes menteurs et anxiogènes (Ducas 2022 : 39). Admirablement écrites, ses quelques minutes quotidiennes ont attiré des milliers d'auditeurs. En octobre 2021, le journal est devenu un livre intitulé *Parole tenue Les nuits d'un confinement, mars-avril 2020* publié aux éditions Leméac/Actes Sud.

Récits infectés

Du même besoin de s'exprimer est né le projet nommé « Récits infectés » (<https://www.youtube.com/watch?v=h977iLHvv9o&t=984s> [consulté le 9/07/2021]). Les écrivaines et écrivains, mais aussi les amatrices et amateurs, ont été sollicités d'écrire un récit d'une à quinze pages sur la façon dont le

3 *Journal extime* a été publié par Michel Tournier en 2002. Ce journal est présenté comme le contraire du journal intime, et devient un journal où on s'intéresse non pas à l'auteur, mais au territoire qui lui est extérieur (Ducas 2022 : 38).

coronavirus a pu les affecter.⁴ Brassard et Gagnon Chainey ont ainsi résumé l'idée principale du projet : « Alors que la crise du coronavirus affecte l'ensemble de la population mondiale, c'est précisément une pensée de l'affect, une pensée affectée et infectée par des mots, que nous avons voulu inviter, par ce collectif, à exister autrement » (<https://nouvelles.umontreal.ca/article/2020/07/27/recits-infectes-quand-le-virus-contamine-l-ecriture/> [consulté le 20/07/2022]). Le projet a été réalisé en pleine pandémie et les textes ont été publiés sur le site <https://recitsinfectes.com/> avant d'être sortis en recueil en novembre 2022. Les rédacteurs ont désiré tenir compte du sentiment d'urgence que nous vivions avec la pandémie. Les auteurs des récits ont eu trois semaines pour envoyer leur texte, l'édition s'est faite ensuite aussi en quelques semaines pour obtenir un produit réalisé sur le vif. « Garder une proximité avec l'actualité », telle était la contrainte que se sont imposée les rédacteurs du collectif.

Aux dires de Catherine Mavrikakis, qui a participé elle-même au projet avec *Déjà vu...*, le texte sur le jour où on a décidé d'introduire l'état d'urgence, cette entreprise prend son origine dans le manque de mots adéquats. Selon cette écrivaine et professeure de littérature, durant le confinement, les institutions et le gouvernement n'utilisaient pas de bons mots et est apparue la nécessité d'employer des mots plus personnels, mais aussi plus imaginatifs pour parler de la pandémie (<https://www.youtube.com/watch?v=h977iLHvv9o&t=984s> [consulté le 9/07/2021]). Les textes sont empreints de spontanéité et ont été une réaction à l'actualité. Par ce projet, les rédacteurs ont voulu présenter la façon dont la pandémie pouvait nous amener à la création. Pour eux, « la contamination » doit être comprise métaphoriquement comme une incitation, une impulsion à écrire. Ce sont donc différentes écritures de la crise devenue une source d'inspiration. Les rédacteurs les annoncent ainsi :

Au fil de leur déploiement, les écritures affectives du collectif – à la fois infectées et affectées – nous donnent à ressentir et penser comment les « crises » agissent à la fois *en* elles-mêmes et *entre* elles, mais aussi comment elles brouillent les frontières entre les corps humains, les corps des textes et les corps sociaux. Et les affects de se transformer en virus, donnant vie et voix aux textes, dans une intercontamination qui permet de penser non seulement les bouleversements en temps de crise, mais aussi, à son tour, l'écriture comme crise (Brassard, Gagnon Chainey 2022 : 9).

La réflexion sur la crise rejoint l'idée principale de l'ouvrage de Marc Gontard intitulé *Écrire la crise. L'esthétique postmoderne* de 2013, où il considère la crise comme un horizon culturel lié à la postmodernité et la regarde sous plusieurs angles. Aux dires du chercheur français, la crise constitue un horizon de turbulence sous lequel quelque chose est en cours d'achèvement (Gontard 2013 : 43). La crise affecte le sujet, la société, le savoir, la littérature, les autres arts et tous les domaines.

Dans une société en crise, les récits infectés deviennent des « traces survivantes du printemps 2020 » (Brassard, Gagnon Chainey 2022 : 9) et, au plus proche d'un événement, chaque autrice et auteur fait entendre sa propre voix. Le défi des rédacteurs était de faire parler ces voix (Brassard, Gagnon Chainey 2022 : 10). Pendant que dans certains récits, le confinement en est à son commencement, dans d'autres, il se termine. Parmi les auteurs des récits infectés, se trouvent entre autres Régine Robin, Nicolas Chalifour, écrivain québécois et l'auteur de trois romans et Marie-Célie Agnant, écrivaine et traductrice née en Haïti, demeurant depuis 1970 au Québec. Il y a aussi Catherine Mavrikakis et Simon Harel, deux universitaires

4 Le recueil a été édité sous la direction de Léonore Brassard, doctorante au Département de littératures et de langues du monde, de Benjamin Gagnon Chainey, doctorant au Département des littératures de langue française ainsi que sous la tutelle de Catherine Mavrikakis, professeure au Département des littératures de langue française, en collaboration avec la Chaire McConnell – Université de Montréal en recherche-crédation sur les récits du don et de la vie en contexte de soins.

et écrivains montréalais ainsi que quelques étudiants de l'Université de Montréal. Dans le collectif, on lira aussi bien des textes très réalistes, écrits avec beaucoup d'acuité que des textes plus personnels où ressurgit un imaginaire de l'enfance : des souvenirs, des contes, des légendes.

Toute honte bue de Marie-Célie Agnant
Maisons closes de Léonore Brassard
Zorro carnaval de Nicolas Chalifour
Quand il y aura moins de Clara Dupuis-Morency
La faim des fantômes de Benjamin Gagnon Chainey
Antonin, la Covid et moi de Simon Harel
Sur la perplexité. La Terre vue depuis Mars de Laura T. Ilea
Involutions d'Emma Lacroix
Fragments de quarantaine de Frédérique Lamoureux
Les rêves élémentaires de Rosie Lanoue Deslandes
Philosophie des barbelés de Louis-Thomas Leguerrier
Machine de Mathieu Leroux
Fille de mère de de Sarah Marceau-Tremblay
Type Error Psyché de Margot Mellet
Déjà vu... de Catherine Mavrikakis
Comme une odeur de javel dans la blancheur du jour de Pascale Millot
Demain peut-être : le sel de la terre de Charlotte Moffet
Ride Alone d'Anyà Nousri
Les petits pactes de Kiev Renaud
La réactivation d'un traumatisme de guerre : Paris confiné de Régine Robin
La Petite-Patrie d'Hector Ruiz
D'une caverne, l'autre de Yann Saint-Esprit
Tout oublier d'Ouanessa Younsi

Tableau 1 : Liste des textes et des auteurs du collectif *Récits infectés*

Dans la plupart des récits, la Covid-19 apparaît explicitement et la mort devient un thème omniprésent. Dans le récit au titre significatif *Zorro carnaval* de Nicolas Chalifour, la mort guette partout, mais l'auteur arrive à faire de l'humour noir en ayant recours aux mathématiques :

Alors on s'applique et on les compte, ces morts. On calcule, on additionne, on fait des sommes, on met tout ça en colonnes, puis, une fois lancé, on étend les colonnes sur des axes, c'est joli, ça permet de visualiser les gains et les pertes, de la voir venir, *la Mort, superbe et angulaire avec son gros M, sa majuscule acérée*. Et tous les jours, on s'y remet, on y croit et on compile, on soupèse et, c'est inévitable, on s'excite. Voir se profiler, à grands renforts d'abscisses et d'ordonnées, le triomphe de la mort, cette généreuse et claironnante Niké ; la regarder de face, de biais ou de dos, en mode cumulatif ou logarithmique, c'est forcément émouvant, c'est une petite victoire sur l'infini, c'est deux, trois feuilles de laurier jetées dans le bouillon, un baume tartiné sur l'angoisse de toutes celles et de tous ceux qui savent, intuitifs et patients, qu'il n'y a que ça de vrai, le casse-pipe viral, la moisson des bipèdes et de leurs germes : un véritable cadeau du fiel. (<https://recitsinfectes.com/zorrocarnaval/> [consulté le 13/07/2021]) (C'est nous qui soulignons).

Chacun des auteurs a sa propre façon d’imaginer l’isolement. Parmi les récits, figurent un « roman-photo témoignage » intitulé *Type Error Psyché* de Margot Mellet qui se veut « un moyen de capture d’un récit » (<https://recitsinfectes.com/type-error-psyche/> [consulté le 13/07/2021]) et un récit dans lequel le narrateur confiné retrace la vie de sa famille durant cette période difficile (*La Petite-Patrie* d’Hector Ruiz, <https://recitsinfectes.com/petitepatrie/> [consulté le 13/07/2021]).

Le récit le plus intéressant du collectif est celui de Régine Robin intitulé *La réactivation d’un traumatisme de guerre : Paris confiné*. Comme le fait valoir l’auteur au début de son texte, les gens se sont tout de suite efforcés de mémorialiser l’événement même s’il n’avait pas encore été tout à fait vécu. Il leur paraissait nécessaire de le transformer « en mémoire collective » sans plus attendre. Dans son « récit infecté », l’écrivaine voulait pourtant faire état d’un vécu d’un tout autre ordre, à savoir le souvenir de la guerre de 1939-1945, véritable cauchemar de son enfance. Dans son texte, l’écrivaine établit un parallèle entre le confinement et l’occupation allemande en France durant la Seconde Guerre mondiale. Premièrement, le confinement général annoncé le 16 mars a mené à une grande effervescence que Régine Robin observait depuis son appartement près de la gare Montparnasse. « Sur les quais ce fut apocalyptique. C’était à qui passerait avant les autres avec ses enfants, écrasant tout sur son passage. On entendait des cris, de la bousculade. On s’entassait. [...] Il s’agissait de fuir Paris le plus vite possible pour ne pas être rattrapé par le confinement du lendemain. Une angoisse terrible me saisit », note Robin (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]). Cette fuite éperdue a ravivé le souvenir de l’exode de 1940. « Bien entendu, le coronavirus n’est pas la Wehrmacht », déclare la romancière, et l’exode n’est pas « celui du peuple en loques trainant charriots et voitures d’enfants » mais plutôt « un exode de privilégiés qui allaient faire du télétravail loin de Paris » (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]). Ensuite l’auteur évoque d’autres éléments qui lui ont fait penser à la période de la guerre : les queues dans des magasins, le besoin de se cacher et d’avoir une attestation pour sortir (« durant la guerre cela s’appelait un *Ausweis*, un laissez-passer... » rappelle la romancière tandis que pendant le confinement « une attestation de déplacement dérogatoire »), des lettres de dénonciation reçues par les commissariats français, une sorte de ligne de démarcation qui s’est établie entre la zone verte et la zone rouge (la région parisienne) et, par conséquent, une sorte de tri de gens et une déshumanisation (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]). « L’humanité serait-elle arrivée au bout du processus de civilisation pour se livrer à l’“agisme”, le racisme “anti-vieux” et, pourquoi pas, au génocide (soft) des anciens? », se demande Régine Robin (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]). Et elle ajoute : « Allons-nous commencer la “société d’après” par cette mesure liberticide et de toute évidence anticonstitutionnelle ? » (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]). La romancière souligne que le climat général anxiogène lui rappelle celui de l’Occupation et finit par se demander quel impact cet épisode du confinement aura sur les gens, « surtout quand on n’en parlera plus et qu’on n’y pensera plus » (<https://recitsinfectes.com/la-reactivation-dun-traumatisme-de-guerre-paris-confine/> [consulté le 13/07/2021]).

Il est à noter que le collectif vient de sortir dans les éditions XYZ. Ce projet se mue donc en un livre traditionnel comme dans le cas du journal de confinement de Wajdi Mouawad. Le recueil *Récits*

infectés. Mémoire d'un temps suspendu comprend vingt⁵ textes que l'éditeur présente sur son site comme « vingt des voix les plus significatives de la littérature actuelle » et pose une série de questions pour résumer l'idée clef du projet : « Que reste-t-il des émotions qui nous ont envahis au printemps 2020 ? Que garderons-nous de l'étrangeté de ce monde-là, maintenant que nous ne comptons plus les vagues, que la pandémie semble être entrée dans notre réalité, s'être normalisée ? » (<https://editionsxyz.com/livre/recits-infectes/> [consulté le 15/11/2022]).

Ces textes pandémiques québécois s'inscriraient dans la catégorie de textes au sein des corpus des littératures de terrain, notion introduite par Dominique Viart dans ses travaux. Par « les littératures de terrain », le chercheur comprend les œuvres qui empruntent certaines pratiques aux sciences sociales car « loin de raconter ou de représenter le réel, ces œuvres envisagent la littérature comme moyen de l'éprouver, de l'étudier voire de l'expérimenter » (Viart 2019 : 2). À l'instar des sciences sociales, la littérature se sert de l'enquête, de la fouille d'archives, des entretiens, des investigations *in situ*, des observations et des repérages ainsi que des récits, des témoignages et de la recherche et de la production documentaire. Comme l'a montré Viart, on peut diviser les corpus au sein des littératures de terrain en cinq catégories, qui s'interpénètrent. Premièrement il y a des textes qui recueillent des témoignages, des entretiens, des confessions et qui suscitent la prise de parole. Deuxièmement il existe des textes qui investissent un territoire social. Puis viennent des textes qui sont des investigations sur un cas donné ou sur un événement historique particulier. Quatrièmement on a des textes qui s'intéressent à l'intégralité d'un trajet de vie comme certains récits de filiation et des reconstitutions biographiques. Finalement il y a des ouvrages qui portent sur le quotidien, sur l'infra-quotidien et sur des réalités constamment reconduites (Viart 2019 : 3-5). Ces pratiques ne sont pas nouvelles au sein de la littérature mais au lieu d'exploiter leurs résultats sous forme romanesque les enquêtes et recherches menées par les écrivains contemporains deviennent l'objet même de nombreux récits. Les textes pandémiques mentionnés ci-dessus entreraient dans la première catégorie énumérée, c'est-à-dire des témoignages, des prises de parole, et vu qu'ils concernent le quotidien et l'infra-quotidien s'inscriraient aussi dans la dernière catégorie.

Littérature comme moyen thérapeutique

L'écriture a toujours été une réaction première face aux catastrophes individuelles et collectives. Dans ce contexte nouveau et inédit, une fois de plus, la littérature a rempli la fonction testimoniale mais aussi thérapeutique⁶.

Dans *Réparer le monde. La littérature française du XXI^e siècle*, Alexandre Gefen tâche de dresser « une cartographie de la sensibilité contemporaine » (Gefen 2017 : 269) et révèle un éventail des grandes épreuves auxquelles l'homme du XXI^e siècle est confronté. Comme le montre Alexandre Gefen dans son essai, la littérature française de notre siècle arrive à panser les plaies des hommes, elle sensibilise le lecteur à l'autre et au monde. Le chercheur français exploite la notion de réparation de Joan Tronto, théoricienne de l'éthique du *care* et l'applique à la littérature française en constatant que la première ambition de la

5 Trois textes, *Les rêves élémentaires* de Rosie Lanoue Deslandes, *Demain peut-être : le sel de la terre* de Charlotte Moffet et *D'une caverne, l'autre* de Yann Saint-Espirit, ne figurent pas parmi les récits publiés en livre.

6 La valeur thérapeutique du partage de nos propres écritures dans le cas des amatrices et amateurs est mise en avant par les auteurs du collectif *Les écritures confinées. Créer, afficher, diffuser* (voir les références bibliographiques).

littérature d'aujourd'hui est de prendre soin. La conception de l'écriture et de la lecture qui guérit, qui soigne, qui aide ou du moins qui « fait du bien » semble résonner fortement à l'ère de la pandémie. Certaines pratiques et formes observées dans la littérature québécoise grâce à ou à cause de la pandémie de Covid-19 s'avèrent s'inscrire dans la même vision de la littérature actuelle. Sans renouveler tout à fait les genres ou les pratiques d'écriture, la pandémie met en avant cette fonction réparatrice de l'écriture et de la lecture. Grâce à la démocratisation, la définition de la littérature s'est étendue. Le statut et le rôle de l'écrivain contemporain au sein du corps social ont changé, l'écrivain n'étant plus isolé du monde mais « retrempé dans le monde », ce qui constitue, aux dires de Dominique Viart, un véritable renouveau de l'engagement littéraire (Viart 2019 : 10). La littérature est plus abordable, accessible à chacun. La pandémie souligne clairement la démocratisation de la littérature. Grâce aux nouveaux dispositifs comme les réseaux sociaux, aussi bien les amateurs de littérature que les écrivains, peuvent s'exprimer. Nous avons accès à la littérature dans les ateliers d'écriture, dans les festivals littéraires, dans des lectures en librairie mais avant tout sur Internet. *Récits infectés* et d'autres pratiques donnant la parole aux écrivains et aux amateurs semblent bien refléter cette voie de la littérature.

Corona Fictions

Une équipe de recherche de l'Université de Graz en Autriche réalise actuellement un projet qui a pour but de permettre de savoir comment nous nous représentons la crise. Ce projet ambitieux s'appelle *Corona Fictions* et l'équipe de trois universitaires – Yvonne Völkl, Julia Obermayr et Elisabeth Hobisch – s'applique à collecter toutes les fictions, écrites ou audiovisuelles, élaborées à partir de la crise du coronavirus en langues romanes, dans le monde francophone, hispanophone et italoophone. *Corona Fictions* ressemble à *Ground Zero Fictions*, une recherche qui s'est faite après le 11 septembre 2001 pour voir comment les autrices et auteurs s'étaient imaginé l'évènement⁷. Les chercheurs autrichiens visent à inventorier les genres de littérature, les thèmes abordés, les vocabulaires et les métaphores très populaires. Aux dires d'Yvonne Völkl, il serait pertinent par exemple de voir dans les romans français le retentissement du vocabulaire guerrier macronien et son « Nous sommes en guerre » du 16 mars 2020⁸. La chercheuse souligne que « les fictions pandémiques sont un indicateur de la façon dont le changement social se produit et aussi des conséquences possibles de discours sociaux unilatéraux ». Pour Yvonne Völkl, le projet permettra de voir « comment les gens vont vivre la pandémie, trouver le chemin d'une résilience, selon les groupes sociaux ou les minorités » (<https://www.radiofrance.fr/franceinter/litterature-et-covid-nous-verrons-comment-les-gens-vivent-la-pandemie-trouvent-le-chemin-d-une-resilience-4262931> [consulté le 20/11/2022]).

7 Voir par exemple le chapitre intitulé « Face à l'évènement » consacré aux textes privilégiant tantôt l'avant tantôt l'après-9/11, dans *Écrire le présent* publié sous la direction de Gianfranco Rubino et Dominique Viart en 2012.

8 « Nous sommes en guerre. En guerre sanitaire, certes, nous ne luttons ni contre une armée, ni contre une autre nation, mais l'ennemi est là, il progresse, et cela requiert une mobilisation générale. Nous sommes en guerre, toute l'action du gouvernement et du parlement doit être tournée désormais vers le combat contre l'épidémie, de jour comme de nuit, rien ne doit nous en divertir ». Macron lors de son allocution aux Français du 16 mars 2020. France 24. (<https://www.youtube.com/watch?v=NSlcM0qA1XY> [consulté le 25/10/2022]).

Conclusion

222

Le confinement à l'échelle internationale a beaucoup marqué nos imaginaires et une mémoire collective de cette expérience inouïe a vite commencé à s'écrire. L'influence de la pandémie sur les textes reste encore à être évaluée. Cet aperçu sur les formes pratiquées durant le confinement au Québec a eu pour but de mettre en avant l'écriture à l'ère de la pandémie pour en dégager quelques pistes de réflexions possibles.

Bibliographie

- Brossard, Léonore, Benjamin Gagnon Chainey (éds) (2022) *Récits infectés. Mémoire d'un temps suspendu*. Montréal : Les Éditions XYZ.
- Dessureault, Matthieu (2020) « Coronavirus : le milieu littéraire se retrouve les manches. » *ULavalNouvelles*, le 22 avril 2020 <https://nouvelles.ulaval.ca/2020/04/22/coronavirus-le-milieu-litteraire-se-retrouve-les-manches-6b88b29dbb2d55504239e67209ef3cc4> (consulté le 18/07/2022).
- Ducas, Sylvie (2022) « Babel des littératures confinées : “la parole en archipel” des écrivains confinés. » [In :] Sylvie Ducas, Rossana De Angelis, Agathe Cormier (éds) *Les écritures confinées. Créer, afficher, diffuser*. Paris : Harmann Éditeurs ; 29–62.
- Ducas, Sylvie, Rossana De Angelis, Agathe Cormier (éds) (2022) *Les écritures confinées. Créer, afficher, diffuser*. Paris : Harmann Éditeurs.
- Gefen, Alexandre (2017) *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : José Corti.
- Gontard, Marc (2013) *Écrire la crise. L'esthétique postmoderne*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Rubino, Gianfranco, Dominique Viart (éds) (2012) *Écrire le présent*. Paris : Armand Colin.
- Journal de confinement de Wajdi Mouawad <https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad> (consulté le 15/11/2022).
- Lapointe, Josée (2022) « Antoine Charbonneau-Demers. La fin des illusions. » *La Presse*, le 10 avril 2020, https://plus.lapresse.ca/screens/b42f6cee-0063-4987-9dfa-02d15a96b9d5%7C_0.html (consulté le 2/12/2022).
- Les éditions XYZ <https://editionsxyz.com/livre/recits-infectes/> (consulté le 15/11/2022).
- Les poissons pilotes de la Colline <https://www.colline.fr/spectacles/les-poissons-pilotes-de-la-colline> (consulté le 20/02/2023).
- Morin, Stéphanie (2020) « Festival Tout tout'court : 30 jours pour créer. » *La Presse*, le 17 mars 2020, <https://www.lapresse.ca/arts/2020-03-17/festival-tout-tout-court-30-jours-pour-creer> consulté le 20/02/2023.
- « Nous sommes en guerre », allocution de Macron aux Français du 16 mars 2020. *France 24* <https://www.youtube.com/watch?v=N5lcM0qA1XY> (consulté le 25/10/2022).
- « Pandémie et écriture. La pandémie actuelle peut-elle contaminer l'écriture des écrivains.e.s ? » <https://www.youtube.com/watch?v=h977iLHvv9o&t=984s> (consulté le 9/07/2021).
- Poésies confinées* <https://www.facebook.com/poesies.confinees/> (consulté le 20/11/2022)
- Récits infectés*. Collectif <https://recitsinfectes.com/> (consulté le 13/07/2021).
- Siméone, Christine (2022) « Littérature et Covid : “Nous verrons comment les gens vivent la pandémie, trouvent le chemin d'une résilience.” » <https://www.radiofrance.fr/franceinter/litterature-et-covid->

nous-verrons-comment-les-gens-vivent-la-pandemie-trouvent-le-chemin-d-une-resilience-4262931
(consulté le 20/11/2022).

- Soffer, Virginie (2020) « Récits infectés, quand le virus contamine l'écriture. » [In :] UDEMNOUVELLES, le 27 juillet 2020, <https://nouvelles.umontreal.ca/article/2020/07/27/recits-infectes-quand-le-virus-contamine-l-ecriture/> (consulté le 13/07/2021).
- Viard, Dominique (2019) « Les Littératures de terrain. » [In :] *Revue critique de fiction française contemporaine*. Vol. 18; 1–13 <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx18.20/1339> (consulté le 2/05/2023).

